

Amélioration du cheval

Nous lisons dans la *Revue d'économie rurale* de Paris, sous la date du 7 mai, un article qui a bien son à propos dans un temps où nos sociétés d'agriculture montrent beaucoup de zèle pour améliorer l'espèce chevaline. Cet article contient des faits et des principes qu'il est bon de se rappeler quand on s'occupe d'élevage.

L'auteur de cet article, M. de Lavalette, dit : " Le plus grand nombre des éleveurs de France marchent dans une mauvaise voie, mais ils ne sont pas les seuls coupables, car de son côté l'administration des haras a toujours commis de grandes fautes. Nous avions en France des races excellentes, robustes, vigoureuses, largement étoffées, fortement membrées : mais on trouvait qu'elles manquaient d'élégance, et surtout qu'elles étaient lentes dans leur marche. Les turfistes ont alors pensé que l'on corrigerait facilement ces défauts en ayant recours au cheval anglais. Au lieu d'agir avec la même sagesse et la même habileté que les éleveurs de la Grande-Bretagne qui auraient cependant dû nous servir de modèles pour l'application d'un principe qu'ils avaient longuement médité, nous nous sommes laissés emporter par des apparences trompeuses ; l'administration des haras a choisi le cheval anglais dit pur-sang, qui n'est bien réellement que le résultat d'un croisement ; elle l'a donné indistinctement à toutes les juments, quelle que fut leur conformation, et de semblables accouplements ont produit le plus souvent des résultats déplorables.

" Les anglais n'ont pas agi de la même façon pour améliorer leurs races ; avec ce savoir qui les distingue, ils font des accouplements rationnels, et ils sont parvenus à créer des chevaux propres à tous les services. Ils ont employé en qualité de type améliorateur le cheval arabe plus ou moins fort, plus ou moins étoffé, et ils ont persisté à suivre cette ligne de conduite jusqu'à ce qu'ils aient été assurés d'avoir obtenu un certain degré de fixité. Lorsque ce système a été adopté, les chevaux de luxe étaient fort rares en Angleterre, et par conséquent il aurait été difficile pour les éleveurs de procéder par voie de sélection. En France, nous étions loin d'être dans le même cas, et nous aurions pu parfaitement nous dispenser d'avoir recours au sang étranger, et nous contenter d'améliorer nos races par elles-mêmes. Nous serions aujourd'hui dans une brillante situation, et nos chevaux ne tourneraient pas à la ficelle, comme on en voit malheureusement tant.

" Il ne faut pas croire que les croisements puissent être pratiqués fructueusement par le premier venu. Avant d'agir, il faut avoir fait à ce sujet de longues et laborieuses études ; sans cela on s'égare presque toujours, et voilà pourquoi nous trouvons à chaque pas des chevaux si mal réussis, ce qu'il faut incontestablement attribuer à des mélanges de sang faits sans discernement.

" Nous pouvions donc nous dispenser de suivre la voie des croisements ; mais enfin, puisque les impatients et les enthousiastes comptaient ainsi atteindre le but plus vite et dans de meilleures conditions, il fallait choisir des types appropriés aux races que nous possédions déjà, et ne pas se jeter inconsidérément dans le cheval de course, dont la conformation doit être en quelque sorte opposée à celle du cheval de service.

" Nous avons pris des chevaux anglais provenant d'un croisement ; nous les avons accouplés avec de belles juments normandes ou autres ; les élèves de ces juments bien réussis sont devenus à leur tour des étalons, et ainsi de suite, de génération en génération, nous avons formé un tissu de croisements sur croisements. Les éleveurs ont pris avec confiance ces nouveaux étalons, leur succès n'a pas toujours été certain, et ils s'en sont étonnés. Ils n'ont pas voulu comprendre qu'il n'y avait rien de

certain dans leur façon d'agir, et qu'ils avaient, par conséquent, sans cesse à craindre des coups en arrière, qui se sont malheureusement trop souvent produits ; et voilà pourquoi l'élève du cheval demi-sang devient si souvent onéreux. Sur six élèves, deux donnent des types de choix, et les quatre autres ne valent rien. Personne n'en veut parce qu'ils ne sont ni chevaux de travail, ni chevaux de luxe.

" Pour fabriquer des chevaux destinés aux attelages, il faudrait avoir recours à des étalons de fond, bien membrés, bien étoffés et réunissant toutes les qualités propres à faire disparaître les défauts que nous venons de signaler. Il serait utile de trouver des étalons plus près de terre, avec des jarrets puissants, des canons vigoureux, des reins et un dos moins allongés, des membres postérieurs plus courts et bien muselés, qui sans aucun doute favoriseraient moins la vitesse, en s'engageant beaucoup moins en avant des pistes des membres antérieurs.

" Voilà le bon cheval de service ou le cheval d'attelage.

" Des fautes ont été commises ; il faut absolument entrer le plus tôt possible dans une voie réparatrice, et pour cela il suffit de faire usage d'étalons qui soient en rapport avec les pays et les races qu'on y rencontre."

De la maladie des arbres fruitiers exposés en plein vent

En parcourant les campagnes, on voit fréquemment les arbres plantés sur les routes, dans les vergers et autres lieux, malades, chancreux, couverts de mousses, de lichens et autres parasites.

L'écorce en est rocaillieuse et noire, les feuilles chétives, plus jaunes que vertes, et souvent parsemées de taches de rouille résultant de la décomposition du tissu spongieux des feuilles.

Les productions fruitières, telles que bourses et lambourdes, sont entourées d'une couche de mousse qui l'épuise en absorbant leur nourriture.

Ce qui fait qu'au moment de la floraison un grand nombre de bouquets restent stériles et improductifs.

En recherchant les causes de cet état de choses, on les trouve dans l'ignorance ou l'indifférence des propriétaires.

Et souvent c'est de la mauvaise plantation que naît le mal, car beaucoup de personnes, en plantant, oublient qu'il faut tenir compte du tassement de la terre remuée ; c'est ce qui fait que beaucoup d'arbres, après une année de plantation, sont enfoncés dans le sol, qui forme au pied une petite mare dans laquelle séjournent fréquemment les eaux pluviales.

On connaît l'influence des eaux stagnantes sur les racines, surtout lorsqu'elles sont recouvertes de terre et de verdure ; ne pouvant s'échauffer, elles se décomposent ou fonctionnent avec peine.

Mais, comme la nature a ses exigences et que la végétation, chaque année, se met en mouvement à l'époque du printemps, la sève que produit les arbres souffreteux est aqueuse, sans richesse, et circule avec difficulté dans toutes les parties de l'arbre.

Pour prévenir ces inconvénients il faut, lorsqu'on plante un arbre, tailler les racines brisées, et retenir horizontalement au moyen d'un osier, celles qui sont placées dans une position verticale ; l'arbre, ainsi préparé on le dresse sur la terre disposée pour le recevoir et nivelée à la hauteur du sol ; on étend le cheveu avec précaution et l'on recouvre les racines avec de la terre légère ; on en met assez pour qu'après la plantation elle forme un mamelon de 12 à 15 pouces de hauteur, on termine en recouvrant d'une brouctée de fumier sur lequel on verse un seau d'eau.

L'arbre ainsi planté se trouve parfaitement assujéti après le tassement du sol.